

M. LÉGAUT VU DE L'ESPAGNE

[TROIS AUTEURS, TROIS SUJETS SPIRITUELS ⁽¹⁾]

Introduction

En préparant mon intervention, j'ai tenu compte des trois contraintes imposées par le programme du Colloque : premièrement, le temps limité (environ 15 minutes) ; deuxièmement, la forme du "témoignage" sur la rencontre de Légaut comme "disciple de Jésus" ; et enfin, troisièmement, une contribution à l'aspect international du colloque.

Par manque de temps, je n'ai donc pas développé mon exposé avec toutes les nuances souhaitables, et j'ai aussi renoncé à l'idée d'aborder une étude approfondie des perspectives ou des textes importants de Légaut. Quant au témoignage, j'ai décidé d'en faire une contribution très personnelle. Et enfin, quant au thème, c'est-à-dire le côté "disciple de Légaut" et la perspective internationale du Colloque, j'ai essayé de construire mon intervention selon un point de vue espagnol.

Par conséquent, j'ai organisé mon intervention en trois points, suivis d'une brève conclusion. Chaque point inclut un souvenir personnel et une référence à un auteur de la tradition spirituelle espagnole, en rapport, bien sûr, avec un aspect important de l'œuvre de Légaut.

L'esprit général de mon texte est la "reconnaissance", dans les deux sens de ce terme : reconnaître Légaut comme

(¹) Communication au Colloque international Légaut (Lyon, novembre 2000). Traduction de Pierrette Bourrat pour le Colloque, revue par Normand Beaudoin en 2018. Voir le texte original espagnol aux *Cuadernos de la Diáspora* 12, AML, Madrid, 2001, p. 129-141.

un des plus importants témoins que le christianisme du XX^{ème} siècle a offert au patrimoine de l'humanité, et lui témoigner ma reconnaissance parce qu'il ne s'est pas limité à répéter et à conserver ce que les autres ont fait, mais qu'il a renouvelé et fait revivre l'esprit de cette tradition à sa façon, en homme de notre époque.

1. Cervantès, la foi en soi et la liberté d'être

C'est pendant l'été 1977 que je suis venu pour la première fois à Mirmande afin de faire la connaissance de Légaut. J'avais lu ses écrits, les années précédentes, où j'avais mûri, petit à petit, un des plus importants tournants de ma vie. Lors de cette première visite, j'avais apporté deux petits présents : deux bouteilles de vin de la Rioja et une statuette de Don Quichotte. Quand je me suis rendu compte que la maison où j'étais arrivé, n'était pas la demeure de Légaut et que sa famille ne s'y trouvait pas, mais que, par contre, il y avait plus de quarante personnes, je décidai, pour ne pas paraître ridicule, de ne pas sortir les deux bouteilles mais je lui offris la statuette qui depuis est restée dans le vieux salon où lui, Légaut, "chevalier de la foi" du XX^{ème} siècle, lisait à ses amis, les brouillons de ses textes. C'est pourquoi en pensant à Légaut, je voudrais commencer par lire une tirade très connue de Don Quichotte.

Cervantès était un chrétien de lointaines racines "erasmiennes" (souvenez-vous de *l'Éloge de la folie*), et il était de plus un Espagnol mal à l'aise dans la chrétienté baroque et contre-réformiste de son époque et de son pays. Mais Cervantès sut traverser l'obscurité de son époque et de sa société grâce à la lance d'un humour né d'une vraie compréhension de la condition humaine, de ses grandeurs et de ses misères. Il convertit son personnage, fou et visionnaire, en une création universelle que même un Chinois peut comprendre, s'il a vécu suffisamment et a appris à déchiffrer les leçons qu'on peut tirer des

échecs de l'idéal, qui cependant perdure au milieu des inévitables métamorphoses si on l'observe avec la lumière qui brûle dans le cœur adulte et courageux, et que Légaut a appelée la "foi en soi".

Don Quichotte peut symboliser cette "foi en soi" qui va de pair avec la capacité de reconnaître sa propre "carence d'être". C'est pourquoi sa figure est une survivance cachée de l'esprit du prophète de Galilée. Celui-ci savait deviner, derrière les apparences, la noblesse et la grandeur d'un percepteur d'impôts, d'une femme de moralité douteuse ou d'un pêcheur impétueux mais lâche, et aussi d'autres pauvres types, anti-héros comme nous tous, qui, depuis lors, malgré tous les déterminismes, ont essayé de vivre avec une honnêteté intellectuelle et une lucidité morale suffisantes, ce que certains osent appeler la "mission" de chacun, c'est-à-dire, ce qu'on est venu faire dans ce monde : œuvre spirituelle au milieu d'une réalité religieuse et politique, personnelle et sociale, souvent médiocre et opaque.

Alors Cervantès dit que :

Quand Don Quichotte se vit en rase campagne, libre et délivré des propos galants d'Altisidora, il lui sembla qu'il était dans son centre et que son esprit se renouvelait pour poursuivre ses affaires de chevalerie, et en se retournant vers Sancho, il lui dit : La liberté, Sancho, est un des dons les plus précieux que les cieux ont donné aux hommes, on ne peut pas la comparer avec les trésors de la terre et de la mer ; pour la liberté, ainsi que pour l'honneur, on peut et on doit risquer sa vie. En revanche, la captivité est le plus grand mal que les hommes puissent souffrir. Je dis cela, Sancho, parce que tu as bien vu les présents et l'abondance que j'ai reçus dans ce château que nous venons de quitter ; et bien, au milieu de ces banquets assaisonnés et de ces boissons rafraîchissantes, il me semblait que je me trouvais en proie aux privations de la faim, parce que je ne pouvais pas en jouir avec la même liberté que s'ils m'avaient appartenu. Les récompenses et les grâces reçues sont des contraintes qui ne laissent pas l'esprit libre.

(²) *Don Quichotte*, IIème partie, chap. LVIII.

Bienheureux celui à qui les cieux donne un bout de pain sans l'obligation de manifester sa gratitude, hormis au ciel ! (?).

La vie spirituelle (ou si on préfère métaphysique) contient toujours un mouvement de départ, de sortie, de fuite même, vers la campagne où l'esprit respire et où l'on se sent "dans son centre". Ce qui, dans des moments forts de la vie, se matérialise en des authentiques dépaysements, dont la vigueur et la fécondité (toujours au milieu des ambiguïtés) nous nourrissent pendant des années.

J'imagine qu'il vous sera facile d'associer les "départs" de Don Quichotte (comme celui qui l'éloigne d'une amoureuse accaparante et d'un château plein de commodités) avec le "départ" de Légaut, abandonnant la sécurité de l'université et du savoir académique, et délaissant aussi la routine de son rôle de leader d'un groupe, ou se détachant du confort des croyances d'une première étape religieuse dans laquelle une christologie et une doctrine générale sur Dieu et sur l'homme n'exigent de nous que sacrifice intellectuel et obéissance, ou en tout cas, ne demandent qu'un sommaire aggiornamento idéologique.

2. Thérèse d'Avila et le « socratisme chrétien » de Légaut

1. Quand je suis entré pour la première fois dans l'oratoire de la Magnanerie de Mirmande, lors de ce premier voyage, je fus surpris d'y trouver un portrait de Thérèse d'Avila, "femme inquiète et voyageuse" ; modèle d'un Quichotte spirituel, qui, à cause de son sexe (*obstat sexus*), ne fut reconnue "docteur de l'Eglise" que cinquante ans après la proposition de cette reconnaissance. Ce fut en 1970, presque quatre siècles après sa mort, et justement l'année de l'édition de *L'Introduction à l'intelligence du passé et de l'avenir du christianisme* de Légaut.

En 1990, à la mort de Légaut, (certains s'en souviennent peut-être), j'ai écrit quelques réflexions, traduites par Pierrette Bourrat, sur les affinités entre Sainte Thérèse et Légaut. J'avais

alors signalé que ce qui les unissait malgré leurs différences de condition et de circonstances, c'était de s'être voués à la tâche d'une rénovation spirituelle en profondeur, en commençant par eux-mêmes, en reprenant tout depuis la base, en partant de l'humain, sans auto-défenses, avec rigueur, pour que, par une espèce de mutation, le christianisme soit à la hauteur, au moins chez eux et chez leurs proches, de la gravité de la crise, culturelle et religieuse de leur époque. ⁽³⁾

Thérèse d'Avila, pendant les vingt dernières années de sa vie, fonda dix-sept couvents contemplatifs qu'elle appelait "*palomarcitos*" (petits colombiers) ; et Légaut aussi, pendant les derniers vingt ans de sa vie, écrivit un nombre semblable de livres, comme de petites semences, sans appuis institutionnels, qui cependant sont devenus des arbres touffus où beaucoup posent leur nid.

2. J'ai cité un passage de Cervantès; je voudrais maintenant citer une seule phrase de cette femme espagnole et universelle, de grand-parents juifs et de parents convertis et qui a toujours vécu dans la crainte de l'Inquisition. Si la tirade de Don Quichotte parle de la "foi en soi-même" et de la "liberté d'être", la phrase de Sainte Thérèse rappelle les deux questions fondamentales qui ont guidé la recherche et la réflexion de Légaut ("qui suis-je ? et qui es-tu ?") telles qu'il les a formulées dans les chapitres deux et trois du *Travail de la foi*.

Thérèse d'Avila raconte, dans un de ses écrits, qu'un jour elle crut entendre, de la voix qu'elle attribuait à Jésus, cette exhortation : " – Cherche-toi en Moi". Comme je viens de le dire, cette magnifique expression, amoureuse et passionnelle dont je soulignerai *trois* aspects, résume, dans une seule phrase, les deux questions et les deux sujets de la recherche de Légaut.

En premier lieu, je voudrais signaler que la voix aurait peut-être dû dire au lieu de " – Cherche-toi en Moi" : " – Perds-toi

⁽³⁾Voir la citation de Sainte Thérèse par Légaut dans *Débat sur la foi, Légaut-Varillon I*, Desclée 1972, p. 38-39.

en Moi", " – Oublie-toi en Moi", puisque le langage de la passion privilègie l'aspect de la fusion, ce qui, appliqué à la relation de l'homme avec Dieu, insiste sur le dépouillement du "moi" jusqu'à l'extrême de la négation totale de soi-même, trompeusement radicale. Cependant, il n'en fut rien. Sainte Thérèse entendit : " – Cherche-toi en Moi". Car un authentique être spirituel comme elle, précisément à cause de la saisie intime de "son" Dieu, garde dans son for intérieur, une affirmation inaliénable de son propre être, affirmation grâce à laquelle l'esprit résiste et rejette les approches incessantes, idolâtriques, de ce qui n'est pas Dieu lui-même et qui cependant prétend se présenter comme tel à ses yeux.

En second lieu, je voudrais souligner, dans cette expression passionnée de " – Cherche-toi en Moi", mais en marge de toute métaphore érotique et nuptiale, qu'elle appartient à la grande tradition réflexive et d'auto-connaissance du "socratisme chrétien" dont Légaut est un auteur essentiel en notre siècle.

Ce qui est fondamental dans ce socratisme, d'un point de vue adulte et mûr, tel que Légaut l'a développé dans de nombreux passages de *L'Homme à la recherche de son humanité* ou de *Devenir soi*, c'est qu'il consiste en une double relation, pas inverse mais directement proportionnelle, selon laquelle plus on progresse dans la connaissance de la vie humaine de Jésus, plus on progresse dans la connaissance de soi-même car, en sens inverse: plus on pénètre dans la connaissance de soi et de sa propre condition, plus on est capable d'intérioriser ce que Jésus a vécu; même si Légaut notait encore deux choses : 1) on ne peut pas affirmer qu'un de ces mouvements précède l'autre; 2) mais il est bon, de nos jours, de commencer par le deuxième mouvement, c'est-à-dire, par celui qui part de la connaissance de soi et de l'homme.

De sorte qu'on pourrait ajouter à la proposition " – Cherche-toi en Moi", pour que cette relation double et directement proportionnelle, dans un sens ou dans l'autre, soit plus

claire, une autre proposition complémentaire : “ – Cherche-Moi en toi”. Toutes deux, comme l’endroit et l’envers d’une feuille de papier très fine, exprimées par Jésus et adressées à Thérèse, seraient comme la célèbre maxime de Pascal qui faisait dire aussi à Jésus : “ – Tu ne me chercherais pas si tu ne m’avais pas trouvé”. Cette maxime, Légaut, justement, osa la modifier de sorte que Jésus dirait, en s’adressant à l’homme inquiet qui s’interroge sur le sens de la vie : “ – *Tu ne te chercherais pas si tu ne t’étais pas trouvé*”, tel qu’on peut le lire à la fin du troisième chapitre du *Travail de la Foi*. C’est pour cette raison que le “socratisme chrétien” est en même temps, indissolublement, un “christianisme socratique”, comme je l’ai déjà dit.

Mais je voudrais ajouter une *troisième* remarque encore au sujet de cette exhortation “ – Cherche-toi en Moi”. Comme le faisait remarquer Légaut, la quête spirituelle exige “épouser le réel” et “épouser son destin”, c’est-à-dire, en termes plus sobres, “se donner complètement”, car elle – la vie spirituelle – “demande le tout de l’homme” ⁽⁴⁾. Ce don total est l’autre face de la “liberté d’être” et de la “foi en soi” et je pense encore à Don Quichotte, entièrement dévoué à réinventer la chevalerie.

3. Le verbe “épouser” (verbe de connotations thérésien-nes) et l’expression “se donner complètement” me permettent de mentionner ce que j’avais appelé, il y a dix ans, “l’intensité du génitif” chez Légaut. Je vais rappeler brièvement, en deux points, ce dont il s’agit.

Premier point. Légaut, homme de pensée indépendante sti-

⁽⁴⁾ « La vie spirituelle *demande le tout de l’homme* et, chez les croyants qui en sont capables, la conscience claire de ce qu’ils sont portent en eux. En outre, quand cela leur est donné et ainsi rendu possible, ils doivent aussi témoigner de ce qu’ils vivent en des termes personnels recréés par eux, et ne pas seulement se laisser aller à user d’expressions officielles et conventionnelles, par paresse, par respect humain ou par crainte de ne pas correspondre à ce qu’on attend d’eux mondainement ou ecclésiastiquement. » *Mutation de l’Église et conversion personnelle*, Paris, Aubier, 1975, p. 195.

mulée par Monsieur Portal, préférant la vie un peu autarcique du paysan à celle du fonctionnaire, témoin de la valeur de la solitude, et malicieux quand il disait de lui-même : "je suis un sauvage", privilégiait l'être face à l'avoir. Il ne considérait l'appartenance ou l'adhésion idéologique à un groupe que comme quelque chose de second, sinon de secondaire. Ce n'est qu'au départ qu'il jugeait inévitable, ou simplement indispensable, l'aspect possessif de l'amour humain, de la paternité ou de la filiation.

Cependant, en parlant de Jésus et de son mystère, de son rapport avec Dieu, de ce que nous appelons la "divinité" de Jésus, il n'hésita pas à affirmer une *dépendance* et une *détermination* maximale de celui-ci par rapport à son Dieu. Mais Légaut, malgré cela, choisit d'omettre l'attribut de "Fils", lui qui avait tellement réfléchi sur la relation intime de paternité et de filiation. Son intention primordiale n'était pas de nier mais de critiquer l'anthropomorphisme facile, et de rester fidèle à sa discrétion (peu fréquente chez certains philosophes et théologiens de métier). De sorte que, par un chemin indirect et subtil, plein de finesse, il découvrit la vigueur et le pouvoir inspirateur d'une affirmation concise : « Jésus est de Dieu ». Voilà le génitif.

Le second point de ce que j'ai appelé l'« intensité du génitif » chez Légaut est, au fond, une réplique à ceux qui considèrent que l'expression "Jésus est de Dieu" est insuffisante et semble une réduction de l'objet de la foi. C'est tout le contraire. À mon sens, il s'agit d'une expression adéquate de la foi pour notre temps. La preuve de la justesse de cette expression se trouve dans *l'intensité* avec laquelle Légaut associait et faisait *dépendre* le sens de sa propre vie de ses affirmations essentielles à propos de Dieu, de Jésus et de l'Église car, *sans* ces trois réalités, sa vie aurait été absurde, elle n'aurait pas de sens, ainsi qu'il l'avouait. Je ne vais pas lire maintenant ces paragraphes décisifs de Légaut sur cette question ⁽³⁾. Si on

les relit, on voit clairement avec quelle passion il avoue que son être dépend de ces affirmations : être Légaut “homme de Dieu”, “disciple de Jésus” et “père de l’Église” sont, pour moi, et pour ceux qui comprennent son témoignage, les titres qui le définissent, car il s'est cherché dans ces réalités, en se donnant à elles, et c'est pour cela que ces réalités, nous les trouvons dans la lecture de ses écrits qui ont pour nous une autorité morale bien spéciale.

3. Antonio Machado et lire et traduire Légaut

Je voudrais parler maintenant du travail de lecture, de traduction et d'édition de Légaut, que je partage avec les amis de notre Association. Je partirai de deux anecdotes personnelles et je citerai quelques vers d'Antonio Machado, un des poètes les plus profonds, spirituels du XX^{ème} siècle en Espagne.

Lors d'une de mes premières conversations avec Légaut, quand je lui parlai de mes connaissances en théologie et de mes études littéraires, il me proposa de contribuer à la rénovation spirituelle de mon pays en réalisant une tâche semblable à celle de Bremond avec son *Histoire littéraire du sentiment religieux en France*. Une proposition pareille démontre que les horizons de Légaut étaient "quichottesques" et qu'il surestimait mes possibilités. Toutefois, j'ai un peu travaillé dans cette direction et, de la lecture de certains volumes de Brémond, je conserve, étrangement, le souvenir d'un personnage secondaire : un homme, demi français demi espagnol dont le nom était Quintadueñas, en français Quintanadoine.

Quintadueñas, si je me souviens bien, résolut toutes les questions matérielles de l'odyssée des premières carmélites, disciples directes de Sainte Thérèse et de Saint Jean de la Croix qui traversèrent les Pyrénées pour quitter le climat cul-

(⁵) Elles sont dans *L'Homme à la recherche...* p. 157; *Mutation de l'Église...*, p. 166-67, et *Croire à l'Église...*, p. 11 et 12.

turel de plus en plus sombre de l'Espagne et pour lutter contre la Réforme en France à leur manière, c'est-à-dire en fondant de "petits colombiers" contemplatifs. C'est ce qu'elles feront en France sous la protection de Bérulle, puis aux Pays-Bas.

Quand, plus tard, je me suis demandé pourquoi je me souvenais encore de Quintadueñas, ma réponse est que, probablement, sa tâche ressemblait à celle que, petit à petit, nous avons réalisée, mes camarades et moi, à partir de nos premiers voyages à Mirmande pour connaître Légaut. L'organisation des Rencontres de Barcelone de 85 à 90, la traduction et l'édition de ses écrits en espagnol sont, d'une certaine façon, des activités semblables à celles de Quintadueñas mais en sens contraire, de la France en Espagne, au service de l'œuvre de Légaut au lieu de celle de Sainte Thérèse, et non en faveur d'une Contre-Réforme (ce qui était inévitable alors) mais pour un christianisme non clérical, non triomphaliste, ni prosélyte ni sectaire, mais adulte et en diaspora.

Traduire Légaut n'est pas seulement un travail matériel. En plus d'être un travail profitable à autrui, il a été aussi pour nous une occasion de le relire minutieusement et de nous enrichir spirituellement. Pendant ma dernière semaine avec Légaut à Mirmande, durant l'été de 1990, je révisais avec lui ma traduction du *Travail de la foi*, et je voulais lui exprimer le profit personnel que je recevais de cette traduction. Dans mon mauvais français (comme vous pouvez observer il ne s'est pas amélioré), je lui dis que son Bic était comme "la plume" dont Cervantès avait dit "c'est la langue de l'âme". Et j'ai ajouté que ses traits sur la feuille de papier étaient comme les sillons que la charrue ouvre dans les champs car moi, au fur et à mesure que je traduisais en suivant ces sillons, je notais des idées dans mes cahiers, en attendant de pouvoir les développer plus tard.

L'image du sillon n'était pas originale. Légaut lui-même

l'avait utilisée, quoique dans un autre sens ⁽⁶⁾. Mais je lui précisai que je l'avais tirée d'un poème d'Antonio Machado. Ce passage, où il fait l'éloge du premier poète connu en espagnol, Gonzalo de Berceo, du XIII^{ème} siècle.

Son vers est doux et grave : rangées monotones
de peupliers en hiver sur lesquels rien ne brille ;
lignes comme sillons dans les semailles brunes,
et au loin les montagnes bleues de Castille. ⁽⁷⁾

Légaut m'écouta avec sympathie et, à la fin, toujours aussi malicieux, il me dit : « tu es comme une bergeronnette ! ». Tous ceux qui le lisent ressemblent à ces « oiseaux de passage qui viennent en automne très familièrement manger des vers dans la terre fraîchement remuée par la charrue et que l'on appelle aussi —je crois— des “hochequeues”, habillées de noir et de blanc ». Cette description provient d'une de ses dernières lettres, datée du 20 août 1990.

Pour finir

1. Résumons les trois points de mon exposition.

En premier lieu, j'ai mentionné la figure de Don Quichotte car il symbolise la "foi en soi" qui coïncide avec la "liberté d'être soi". La "foi en soi" est l'expression exacte d'un élément de toujours. Cependant la manière dont Légaut la développe est nouvelle. À mon avis (et pourvu que ce soit une prophétie), Légaut mériterait de figurer dans l'histoire de la pensée religieuse du XX^{ème} siècle pour ce qu'il dit sur "la foi en soi".

Comme deuxième point, j'ai retenu deux questions qui sont au cœur de la recherche de Légaut : d'une part, la recherche du "château intérieur" qui accompagne toute "sortie" et tout "départ" spirituel. Pour cela, j'ai évoqué le conseil attribué à

⁽⁶⁾Voir HRH, p. 177.

⁽⁷⁾ *Poesías completas*, CLX, vers 9-12.

Jésus par Thérèse d'Avila : “ – Cherche-toi en Moi”, auquel j'ai osé ajouter un “ – Cherche-Moi en toi” qui est son pendant naturel puisque, comme je l'ai déjà dit, le socratisme chrétien est inséparablement un christianisme socratique. La confession de Légaut “Jésus est *de* Dieu”, est le résultat de ce double mouvement dont j'ai relevé l'affirmation parallèle (sans vouloir comparer ce qui n'est pas comparable), à savoir que Légaut “est *de* Dieu”, car l'autorité morale et la fécondité spirituelle de ses écrits surgissent d'un "don total" conscient de soi.

Dans le troisième point, j'ai cité des vers d'Antonio Machado pour signaler que la lecture des livres *d'itinéraire* de Légaut est un exercice spirituel car la plume (dans ce cas son Bic) était la "langue de l'âme", c'est-à-dire, de son âme qui nous parle encore. Les amis de notre Association considèrent comme un privilège de pouvoir traduire ses écrits, comme Quintadoine, qui considéra comme un privilège non seulement de traduire les oeuvres de Sainte Thérèse mais d'aider les premières carmélites pendant leur voyage vers la France.

De même que j'ai dit que Légaut mériterait de figurer dans l'histoire de la pensée religieuse de ce siècle pour ses exposés sur la "foi en soi", je voudrais ajouter maintenant qu'il mériterait d'être reconnu aussi parce qu'il nous a laissé tout un enseignement pour repenser et renouveler ce que l'on nommait autrefois la “lecture spirituelle”. Mais il mériterait encore plus d'être reconnu parce que, dans ses écrits, on trouve aussi une invitation répétée à la pratique de “l'écriture spirituelle”. L'écriture spirituelle n'a pas un lieu dans les pratiques spirituelles classiques propres à la méditation parce que ce serait l'anti-chambre d'une “prise de parole”, qui est encore maintenant réservée aux membres de *l'eccllesia docens* (les clercs, ceux qui enseignent) et non aux membres de *l'eccllesia discens* (les laïcs, ceux qui écoutent). Cependant, dans ce temps, où l'avenir de la vie spirituelle chrétienne dépend des laïcs, l'exemple de l'écriture-témoignage de Légaut est une

invitation et un appel.

2. Remarquez: pour évoquer le souvenir de Légaut, j'ai choisi de citer trois personnes qui ont été jusqu'au bout de leur vie grâce à la "foi en soi". En premier lieu, j'ai choisi de citer un héros, Don Quichotte, qui n'exista que dans la tête de son créateur, qui, à son tour, bien qu'ayant connu l'échec dans sa vie, sut demeurer *debout*. Deuxièmement, j'ai cité une femme, d'une famille de convertis, d'origine juive, qui lutta au sein de la société de son époque pour *exister*, pour trouver sa place et pour accomplir son destin. Et finalement, j'ai cité un poète qui mourut *exilé* hors de son pays, suite à une « guerre civile » que beaucoup de catholiques d'alors (de l'extérieur et de l'intérieur de l'Espagne) nommèrent (faussement, bien sûr) une croisade.

Plusieurs croiront que mon choix a été tendancieux, mais je pense qu'il a été, même sans le prétendre, un choix judicieux afin de parler d'un témoin de Jésus comme le fut Légaut qui, comme vous vous en souvenez, avait écrit :

Nous n'avons pas à nous installer. Une déportation religieuse et intellectuelle est nécessaire, un exil qu'autrefois on cherchait dans le désert, un changement de situation qui se fait en quittant (...) Rien de grand, de neuf, de créateur ne peut être réalisé par ceux qui ne sont pas capables de se vivre, ici-bas, comme des déportés. ⁽⁸⁾

La honte du christianisme européen, d'un passé lointain ou récent, est d'avoir été témoin, dans sa vaste majorité et de manière insensible et implacable, de ces hommes et de ces femmes incompris. Notre honte serait de croire que nous-mêmes, nous n'aurions pas agi comme nos anciens. Mais l'espoir pour le christianisme du passé et d'aujourd'hui, c'est que toujours quelques-uns se lèvent et partent (expul-

⁽⁸⁾ Fragment d'une lettre de Légaut, datée en 1946 et adressée à l'abbé Gaudefroy, citée par Thérèse De Scott, *Devenir disciple de Jésus*, Paris-Gembloux, 1988, pages 13-14.

sés, incompris ou non), toujours hors des chemins battus mais sur la voie de la fidélité ; et aussi que toujours d'autres les reconnaîtront.

3. Comme vous le voyez, trois références espagnoles, appuyées sur trois souvenirs et quelques réflexions, pour un bref hommage de gratitude et de reconnaissance au sein de ce Colloque dédié à Marcel Légaut.

Je pourrais citer encore deux autres thèmes et deux autres auteurs Espagnols, bien connus tant dans la culture que dans le christianisme européen, comme Don Pedro Calderón de la Barca, dont l'œuvre *La vida es sueño* donne à réfléchir sur la liberté et la relation de paternité-filiation (sujet important pour Légaut), et saint Ignace de Loyola, dont *l'Autobiographie, Les Exercices* et la fondation de la Compagnie de Jésus gagneraient à être médités à la lumière de l'itinéraire et de l'œuvre de M. Légaut et de sa manière de comprendre comment être disciple dans notre temps. Mais je laisserai ces deux points pour une autre fois. Je vous remercie de votre attention.